

# Résumé

Le genre humain se découvre, à sa très grande surprise, au bord de l'extinction. A cette menace, il ne réagit que mollement, en tentant de manière dérisoire de dégager un bénéfice commercial de toute tentative de réponse. Sommes-nous outillés pour empêcher notre propre extinction ? Notre constitution psychique et notre histoire jusqu'ici suggèrent malheureusement que notre espèce n'est pas à la hauteur de la tâche : la découverte que chacun d'entre nous est mortel l'a plongée dans une stupeur profonde dont plusieurs milliers d'années de rumination ne sont pas parvenues à la faire émerger. Le dernier qui s'en va éteint la lumière propose une description réaliste et véridique de notre espèce, de ses grandes forces et de ses immenses faiblesses. Nous comprendre nous-mêmes est la condition pour renverser la tendance qui nous conduit, si nous ne réagissons pas immédiatement avec la plus extrême vigueur, droit vers l'extinction.

*Défendre avec détermination la démocratie relève de l'essentiel, et non de l'accessoire...*

*Aucun sursaut de l'espèce ne sera possible sans le rétablissement préalable de la démocratie dans ses droits.*

Le soliton ? « une lame de fond formée de plusieurs vagues venues se superposer pour en constituer une seule, mais monstrueuse ». Le soliton selon Paul Jorion est aujourd'hui constitué d'une crise environnementale, d'une crise « de la complexité » liée à la mécanisation du travail et d'une crise économique et financière.

Face à ce marasme, l'anthropologue et sociologue interroge la nature humaine et notre capacité ou non à affronter les conséquences de ces graves dérèglements. Notre espérance frise l'aveuglement et nos solutions ne sont souvent que des moyens de traiter la crise en calculant ce qu'elle peut nous rapporter.

Renouer avec la démocratie, partager les richesses, moraliser le système économique et financier, échapper à la logique de profits à court terme, définir une éthique du vivre ensemble ou faire notre deuil de notre existence sont autant de pistes de réflexion que nous propose l'anthropologue dans cet essai passionnant et sans concession.

A la réalité quantitative et dévastatrice de l'activité humaine, Paul Jorion oppose une vision qualitative du monde dont la finalité serait le bien commun. L'auteur, diplômé en sociologie et en anthropologie sociale, connu pour avoir annoncé la crise des subprimes, travaille à faire émerger une réflexion collective nécessaire à un changement radical et urgent.

Gaëlle Pairel, coordinatrice de la FCLB

# Critiques

Une voix de plus dénonce le noyautage de la démocratie et des gouvernements par la spéculation financière mondialisée. C'est celle d'un anthropologue philosophe et enseignant largement présent sur les réseaux sociaux comme dans les médias, qui s'exprime sur un ton familier teinté d'humour malgré la menace. La finance pilotée par des robots à haute fréquence agit pour le compte de quelque 147 personnes physiques ou morales devenues « maîtres du monde »\*. Ceux-ci en effet toujours hors de portée à l'abri de havres fiscaux (anciennement paradis) étendent un nombre incalculable de ramifications échappant à tout contrôle institutionnel. Ils ont fixé des règles comptables estimant les salaires comme des coûts (à réduire nécessairement) et leurs bonus, stock options, golden parachutes et autres rémunérations variables comme des profits à maximiser, CQFD. Point de responsabilité sociale ni environnementale, point d'éthique non plus quand le pillage des ressources naturelles, l'empoisonnement à grande échelle par les produits toxiques, l'exploitation généralisée profite à ces quelques organisations transnationales.

Les réflexions de Paul Jorion font intervenir la philosophie, la psychanalyse, les croyances religieuses ou non. Il s'appuie également sur les neurosciences pour laisser entendre que l'intention et la volonté individuelles ne seraient qu'illusions. La conscience étant considérée comme une expérience empirique, avoir une connaissance rationnelle d'un danger nouveau ne suffit pas à s'en protéger tant que l'affect n'a pas été mobilisé. Ainsi les indicateurs montrent une tendance actuelle insoutenable à échéance de seulement quelques générations. Pour autant les mesures collectives immédiates destinées à redresser la barre, à corriger le tir soit ne seront pas prises, soit le seront trop tard\*\*. Il se pourrait que des machines intelligentes prennent le relais à notre place, sans états d'âme.

\*Selon une étude de chercheurs de l'Institut Polytechnique de Zurich publiée en 2011

\*\*Ce que Jared Diamond avait démontré dans son best seller mondial traduit en 2008 : « Effondrement, comment les sociétés décident de leur disparition ou de leur survie » à partir d'exemples bien localisés dans l'histoire des peuples. (in critiques libres.com)

## Paul Jorion joue les "semeurs de panique"

L'Express L'Expansion - William Irigoyen - 29/03/2016

L'auteur invite à réfléchir à un dessein autre que celui, catastrophique pour l'homme, imaginé par les apôtres de la finance. Difficile entreprise qui implique un changement philosophique.

Quand éclate en 2007 [la crise des fameux subprimes](#), les prêts hypothécaires à risque, le monde s'étonne. [Paul Jorion](#) n'est pas de ceux-là puisque, dans son blog, il en a annoncé l'imminence. Et pourtant ce "devin" n'est ni économiste ni financier, mais chercheur en sciences sociales. Depuis, chacune de ses interventions est écoutée religieusement, si tant est que cet adjectif puisse convenir à un homme qui, dans son dernier essai, prône tel [John Maynard Keynes](#) une nouvelle religion athée.

Peu enclin au catastrophisme, l'auteur se dit pourtant convaincu de la disparition prochaine de l'homme. Et c'est bien parce que Paul Jorion souhaite contribuer à l'empêcher qu'il entend, dans son dernier essai, "réveiller le plus grand nombre de consciences". Un nouveau lanceur d'alerte? Plutôt un indispensable "seneur de panique", expression

empruntée au philosophe allemand Günther Anders, citée en exergue du livre et que l'auteur semble vouloir faire sienne.

Un changement total de paradigme

Selon Paul Jorion, [les crises financières](#) et les promesses de moralisation du capitalisme ne changent rien: nous continuons de vivre dans un monde gouverné par une "logique pure de profit", ce que le juriste Alain Supiot nomme la "gouvernance par les nombres". Aujourd'hui, nous restons rivés à cette idée de modèle productif parce que "la croissance, c'est ce qui nous permet de payer les intérêts". Or, c'est précisément parce que nous ne nous construisons pas d'autre vision du monde que nous travaillons à notre propre extinction.

Parce qu'il refuse cette évolution, Paul Jorion propose de réfléchir à un changement total de paradigme en convoquant Nietzsche, Freud, Wittgenstein, Aristote, Hegel et bien d'autres. Il incite [les économistes](#) à intégrer davantage de "réflexion épistémologique dans leur manière d'aborder les problèmes". Il invite les financiers à mettre en avant une "éthique qui prévaut dans tous les autres départements de nos sociétés". Autrement dit, il propose un nouveau contrat dans lequel la philosophie et, d'une manière générale, les sciences sociales pourraient infléchir les dérives du monde actuel.

Le lecteur ressort stimulé par la lecture de cet essai qui n'a rien de naïf puisqu'il instille une idée fondamentale: inutile de répondre dogmatiquement au [catéchisme ultralibéral](#). Il suffit d'en questionner les dérives par la seule voie de la raison. Une arme de destruction plus massive qu'il n'y paraît.

## A propos de "Le Dernier qui s'en va éteint la lumière", Paul Jorion

*Écrit par [Didier Smal](#) le 11.02.17 dans [La Une CED](#), [Les Chroniques](#)*

Paul Jorion (1946) a touché un peu à tout ce qui a fait avancer la connaissance de l'homme et sur l'homme durant les dernières décennies : sociologie, psychologie, intelligence artificielle, finance (il fut le premier à annoncer la crise des subprimes), et aujourd'hui qu'il a soixante-dix ans, il livre une réflexion ultime – bien qu'évidemment il soit tout à fait le bienvenu pour continuer son œuvre, forte déjà d'une vingtaine d'ouvrages et d'une pléthore d'articles, sur tous les sujets évoqués ci-dessus – ; cette réflexion ultime a un titre à la douce ironie, une recommandation presque délicate : *Le Dernier qui s'en va éteint la lumière*. On croirait presque la tendre parole d'une institutrice au moment de quitter la classe... A ceci près que, à en croire Jorion, dans deux ou trois générations, il n'y aura plus classe, ni institutrice – ni même d'enfants, d'ailleurs. Car c'est bien ce qu'annonce cet essai aussi bref que percutant : l'extinction prochaine de l'espèce humaine.

Avant de développer ce sujet, Jorion présente la forme de son essai, celle d'un « monologue à bâtons rompus » : « l'auteur des propos sait qu'il est entendu, et non pas par un psychanalyste qui lui a précisément enjoint de dire "tout ce qui lui passe par la tête, en ignorant les incohérences éventuelles", mais par quelqu'un qui pourrait être d'un autre avis. Il lui faut donc tenir compte des objections possibles et se les faire à l'avance, coupant l'herbe sous le pied d'un contradicteur éventuel ». Ce pari, à la fois intellectuel et formel (il s'agit donc bel et bien d'inclure la contradiction à son raisonnement), Jorion le tient brillamment, parvenant à convaincre le lecteur. Mais pas n'importe quel lecteur : celui qui veut bien suivre le cheminement intellectuel de l'auteur et est déjà plus ou moins convaincu de sa justesse avant même d'ouvrir le livre ; car les autres, ceux qui ricanent à l'énoncé seul du titre et du contenu, ne liront de toute façon jamais ce livre. L'auteur de cette critique en a fait l'expérience en évoquant *Le Dernier qui s'en va éteint la lumière* devant des

connaissances : il n'est pire sourd que celui qui ne veut pas entendre, et Jorion risque, au mieux, de passer pour un prophète de malheur ou, au pire, de prêcher dans le désert. Dans les deux cas, rien ne changera.

Et alors ? Et alors, l'humanité est en train de vivre ses dernières heures, tout simplement, voilà tout le propos de Jorion, et ce n'est pas amusant à lire, c'est même source d'une sourde et glorieuse mélancolie – même si son bref essai, au sous-titre clair (*Essai sur l'extinction de l'humanité*), ne fait que corroborer et synthétiser tout ce qu'on peut lire à gauche et à droite, lorsqu'on est un rien attentif.

Pour démontrer l'exactitude de cette assertion, l'auteur propose une formule, le soliton : « crise environnementale, crise de la complexité, système économique et financier fragilisé par la machine à concentrer la richesse qui en constitue le cœur, et que notre tolérance coupable envers la spéculation fragilise encore davantage ». Ce sont les trois causes, entremêlées au possible (exemple : qui n'a jamais entendu demander, à la suite d'une proposition environnementale intéressante et efficace, combien ça va rapporter ?), d'une extinction de l'humanité que Jorion ne pose même pas en hypothèse : c'est pour lui une certitude.

Bien sûr, écrire un livre pareil, et le publier (félicitons l'éditeur d'avoir accepté d'ainsi participer à une œuvre aussi édificatrice que, à certains égards, déprimante), ce n'est pas poser un geste de renoncement, et Jorion propose des pistes de réflexion pour se sortir de cette situation. Pour ce faire, il puise tant dans le cinéma (*Mad Max : Fury Road*, mais surtout *Interstellar*, qui lui semble une sorte de baume hollywoodien pour consoler l'humanité de son triste sort à venir), que dans la philosophie ou la psychologie – à chaque fois avec pour vertu de bien faire comprendre son propos et de ne sembler s'écarter de celui-ci que pour mieux y revenir. Il est ainsi question, en cours d'essai, d'eschatologie, de Nietzsche et Schopenhauer, d'Emile Zola (pour son roman *L'Argent*), de Jacques Lacan, de Hegel, de Karl Marx, de Rousseau, d'Aristote ou encore du psychologue Benjamin Libet, tous cités à bon escient, et tous concourant à la réflexion de Jorion, à cette conclusion effarante : nous ne sommes pas faits pour survivre. A moins que. A moins d'une solution étonnante sous la plume de cet intellectuel qu'on peut de bon droit soupçonner d'athéisme : « On constate donc que seules les conceptions aristotélicienne et chrétienne de la fraternité, respectivement de l'homme social par nature et des hommes frères en raison de leur père commun, sont à même, si elles sont largement partagées, de proposer une représentation dynamique du destin humain capable de renverser la tendance présente de notre système économique à la destruction irréversible des conditions de vie de notre espèce sur la terre ». La solution dans la fraternité ? Si celle-ci est bien entendue comme co-responsabilité, oui, tout à fait. Mais Jorion, pas plus que quiconque connaît un peu le genre humain, pour citer Gérard Manset, ne se berce d'illusions : plutôt crever que tendre la main, telle semble être la morale en vigueur depuis quasi la nuit des temps.

C'est indiqué ci-dessus : de cet essai au style limpide, à la pensée aussi claire que clairvoyante, ne peut que découler une sourde mélancolie. Celle-ci a quelque chose de baudelairien, dans sa volonté de voir néanmoins du beau dans cette situation, et l'ultime paragraphe de l'essai, porteur d'un espoir biaisé, peut à lui seul aider au deuil, notion abordée avec beaucoup de finesse au fil des pages du *Dernier qui s'en va éteint la lumière* ; on laisse la découverte de cet ultime paragraphe au lecteur intéressé, pour reproduire *in extenso* une question posée par Jorion en cours de réflexion, question dont la réponse pourrait elle aussi contenir une solution pour notre avenir commun : « Le spectacle de la vie ne nous est offert qu'une seule fois et, plutôt que de vouloir la contraindre dans le carcan d'un projet qui se serait déroulé comme prévu, ne vaut-il pas mieux chercher à la libérer entièrement des contraintes du *devenir* et, à défaut, de parvenir à lui imposer un *sens*, chercher, comme l'artiste, à la rendre tout simplement *belle* ? »

Pendant que j'écris ces mots de Jorion, Mitsuko Uchida interprète le scherzo de la sonate pour piano en si bémol majeur de Schubert sur le lecteur cd de mon bureau, et ces mots prennent une résonance particulière, celle d'un avertissement et d'une incitation – ceux contenus dans *Le Dernier qui s'en va éteint la lumière*.

***Didier Smal***